« Moldo-Valaques », « Transylvains » et « Hongrois » dans les *Mémoires* de Ion Gheorghe Duca, Constantin Argetoianu, Armand Călinescu, Grigore Gafencu et Alexandru Vaida-Voevod

Lors de sa conférence d'ouverture, notre collègue Pál Pritz, modérateur de notre section, attira l'attention sur le fait suivant : s'il est vrai que les auteurs de mémoires sont les aides précieuses des historiens de tout temps, il n'en est pas moins vrai que les mémorialistes, étant souvent eux-mêmes des artistes de l'écriture, peuvent devenir toutefois les concurrents des fidèles serviteurs de Clio.

Je dois avouer qu'en presque quarante années de carrière d'historien, en étudiant par exemple les notes manuscrites de Béni Kállay ou bien les souvenirs de Ion Ghica, édités de nombreuses fois, il ne m'est jamais venu à l'esprit d'avoir affaire à un rival. Tout au contraire, j'ai non seulement beaucoup appris d'eux,

mais j'ai aussi lu avec grand plaisir les secrets des coulisses de la vie diplomatique dans les années 1860 à Belgrade, ainsi que les observations et analyses d'une extrême finesse des sociétés de la Valachie et de la Moldavie d'antan. Il est possible que cela vienne de ma naïveté originelle ou de mon incorrigible esprit borné, je ne sais pas. Ce qui est par contre certain, c'est qu'à présent je ne veux pas, ou plutôt je ne veux plus, faire la différence, établir une hiérarchie entre la valeur des sources que j'ai eues en main. La raison en est simple : j'ai expérimenté par moi-même que l'auteur de mémoires, quoiqu'il en dise par ailleurs, est incapable de raconter avec une objectivité absolue, sine ira et studio, les événements et les scènes auxquels il a assisté. Je note que ce n'est d'ailleurs pas toujours son intention...

Mais nous, modestes artisans, professionnels de la « corporation » des historiens, en sommes-nous capables ? Et ne serait-il pas plus juste, plus honnête peut-être, de l'admettre : un historien, bien qu'il possède toutes les astuces de sa profession et qu'il se dirige avec la plus grande humilité vers l'auguste principe de la Vérité historique (inaccessible), n'est capable d'arracher que des brins, d'infimes morceaux de la réalité, tout en essayant, souvent en vain, de les mettre en forme d'une manière plus au moins convaincante. De ce point de vue, il ne diffère guère des mémorialistes...

Pourquoi cela me vient-il à l'esprit précisément maintenant ? Parce que :

a. J'ai été contraint de modifier mon intervention, dont le titre a été donné bien à l'avance, car à la suite d'une étude détaillée, il est apparu que les mémoires en trois tomes de Ion Gheorghe Duca (Bucarest, 20 décembre 1879 – Sinaia, 29 décembre 1933) ne contiennent pas assez d'éléments pour reconstituer l'image que l'auteur se faisait de la nation hongroise ou bien « des Hongrois ». Sans avoir une connaissance approfondie du peuple et de la nation hongroise, de l'histoire et de la société hongroises, il est difficile de concevoir – les aspirations nationales hongroises s'opposant aux inté-

rêts des dirigeants politiques roumains – comment parvenir à une coexistence hungaro-roumaine (roumano-hongroise) dont les questions fondamentales n'ont pas été, même schématiquement, réfléchies...

Ergo : il m'est apparu plus utile (si je voulais m'en tenir *grosso modo* à la thématique) de feuilleter les souvenirs des contemporains de Duca, de ses compagnons du Vieux Royaume, des « *regăţeni* » que je possède : C. Argetoianu, G. Gafencu, A. Călinescu, et bien sûr le transylvain A. Vaida-Voevod, en guise de miroir. Je comptais trouver la réponse par ce moyen. Mais le résultat a été le même, à savoir proche de zéro – à l'exception de A. Vaida-Voevod, *alias* Sándor Vajda, selon ses collègues hongrois au Parlement de l'ancienne Hongrie dont il était député pendant de longues années et dont les analyses pertinentes feront l'objet d'une autre intervention de notre section. Cela ne veut pas dire que Duca (et en général l'élite politique de Bucarest) n'ait pas eu un point de vue clair et bien défini sur la Hongrie « historique » (plus exactement, sur son démembrement et sur l'opposition à sa reconstruction sous quelque forme que ce soit), ni d'ailleurs sur le rétablissement de la Monarchie des Habsbourg – dont ils étaient des adversaires déterminés, au point que Duca, ministre des Affaires étrangères au début des années 1920, a été en toute conscience un des chefs de*la mise en place* de la Petite Entente.

Mais dans son cas (et celui de l'ensemble de l'oligarchie bucarestoise), les lignes directrices de la politique étrangère et la réflexion stratégique, diamétralement opposées à celles de leurs confrères transylvains, ne sont pas fondées sur des données liées à l'histoire de la société, à la sociologie, parfois à des souvenirs personnels négatifs, tels des préjudices soufferts dans le jeune âge ; en un mot, à des expériences de frustrations. Elles sont plutôt le résultat de froids calculs politiques.

b. J'ai cependant trouvé beaucoup plus de données et de contributions à propos des combats internes de l'élite politique de la Grande Roumanie en formation, des réseaux de sympathie et d'antipathie qu'ils ont nourris les uns envers les autres, s'exprimant parfois dans un style que l'encre d'imprimerie supporte difficilement.

Je peux, en simplifiant volontairement, les regrouper en deux nouveaux thèmes, à savoir :

- les querelles entre les deux camps issus des deux composantes du Vieux Royaume créé par l'unification, survenue entre 1859 et 1862, de la Moldavie et de la Valachie (donc les « moldaves » contre les « valaques » d'un côté, des Roumains « de souche » contre les « phanariotes » de l'autre) ;
- les relations plutôt tendues de l'oligarchie de l'ancien royaume (le « Regat », en simplifiant : Bucarest) avec les hommes politiques roumains de Transylvanie (les *ardeleni* en roumain) – et *vice versa*.

Avant de définir mon propos de façon plus détaillée, je dois encore soulever quatre points :

a. Puisque ma conférence est prononcée au VII[e] Congrès International de Hungarologie, et de plus, dans l'ancien centre « historique » de la Transylvanie, je dois préciser que l'opinion peu flatteuse du pouvoir de Bucarest sur les « frères d'au-delà des montagnes » (*fraţii noştri de peste munţi* en roumain) est inséparable des racines sociales, de la socialisation, de la manière de penser, de la façon de sentir, de la mentalité en somme de la grande génération de Roumains transylvains ; à savoir, Iuliu Maniu (1873-1953), Alexandru Vaida-Voevod (1872-1950), Vasile Goldiş (1862-1934), Ştefan Cicio-Pop (1865-1934). Autrement dit : par leur personnalité morale et intellectuelle, ils se rattachent indéniablement à la Transylvanie, et de ce fait, à l'ancienne Hongrie dite « historique » (d'avant 1920). En exagérant quelque peu, l'on pourrait même dire que c'est aussi une sorte

de « spécialité hongroise » (*hungaricum*, *made in Hungary*).

b. Le lieu de Cluj / Kolozsvár et la présence attendue des collègues de Transylvanie (Roumains et Hongrois / Sicules) facilitent considérablement la réception de mes explications, lesquelles se comprennent moins aisément à Budapest – et en Hongrie en général...

c. Je suis pleinement conscient que mon approche des « affaires intérieures » roumaines est invariablement considérée comme un sujet sensible, bien que l'immense majorité des historiens roumains, surtout les Transylvains, en connaissent parfaitement la teneur.

Et pour finir :

d. Je n'aurais même pas tenté d'analyser les mémoires des politiciens roumains de l'ancienne Valachie et leurs propos surprenants (parfois choquants, notamment ceux d'Argetoianu), si je n'avais pas eu la « clé » à ma disposition, à savoir : l'historique des relations de l'émigration hongroise d'après 1849 avec les Principautés roumaines, que j'ai étudié méticuleusement en tant que jeune chercheur. Cette « clé » s'appelle Sándor Veress (1828-1884). Ancien soldat dans l'armée transylvaine de Joseph Bem pendant la révolution hongroise de 1848-1849, c'est en revenant à la vie civile qu'il s'est installé en Valachie, plus précisément à Bucarest. Ayant fait ses études à Londres, il y est devenu « ingénieur de finage », c'est-à-dire arpenteur. C'est ainsi qu'il a pu devenir, à travers son activité de tous les jours et malgré lui peut-être, l'un des plus fins connaisseurs des réalités sociales et sociologiques roumaines de son temps. Son fils, Endre / Andreiu Veress (1868-1953) s'est fait lui aussi un nom dans l'historiographie hungaro-roumaine, en tant que bibliographe érudit et minutieux. Sándor Veress a terminé vers 1870 son manuscrit, intitulé *L'histoire de la Roumanie*, resté inédit. C'est justement ce texte de très grande valeur qui m'a servi, tel une sorte de « bible »,

à comprendre la vie et la société roumaine de la Moldo-Valachie de jadis.

Après cette présentation préalable, entrons dans le vif du sujet – *in medias res* – et voyons comment le 3 août 1914 se sont exprimé les participants du Conseil de la Couronne, c'est-à-dire pratiquement la fleur de la politique roumaine d'alors. Un témoin oculaire, Constantin Argetoianu (1871-1952), a assisté à ces échanges, à l'issue d'une carrière diplomatique de 16 ans et alors qu'il était rentré à Bucarest peu de temps auparavant.

Voici un extrait de sa chronique :

> « Je m'attendais à trouver à Sinaia des hommes modestes et sous l'emprise de la grande époque, car le sort du pays, et du monde entier, était en jeu ; mais je me suis trouvé au beau milieu d'une véritable fourberie qui, à l'abri de la phraséologie patriotarde, tentait de faire triompher leur ambition la plus écœurante. Je n'ai rencontré que trois hommes sincères, capables de mettre leur intérêt personnel de côté et entre parenthèses, Carp, Iancu Lahovary et le docteur Cantacuzino. Carp était persuadé que la victoire russe signifiait la perte de la Roumanie, et que seule l'Allemagne était capable de maintenir l'ordre et la civilisation dans la partie orientale de l'Europe menacée par la barbarie. Et, persuadé de la victoire allemande, il préconisait notre entrée en guerre aux côtés des Puissances centrales, afin de faire valoir nos exigences concernant la Bessarabie. Lahovary et Cantacuzino – mais surtout Cantacuzino – étaient partisans d'une entrée en guerre immédiate : mais il s'agissait pour eux de rejoindre l'autre camp ; du fait de notre dévouement envers la France, qu'il nous était impossible de laisser se perdre, comme si le sort de la France dépendait de nous. Dans leur sincérité, ils n'évoquèrent ni la Transylvanie et l'achèvement de la nation, ni Michel le Brave [Mihai Viteazul], mirent de côté tout argument national, et nous ont

> tous conduits, presque sans exception, à prendre parti contre les Puissances centrales. Et ils l'ont fait – afin de "*voler au secours de la France*" [en français dans le texte] – pour exiger la déclaration de guerre ».

Dans ce fragment, on ne trouve rien d'inhabituel ; nombre de personnes ont pu lire maintes choses sur l'ambiance euphorique qui a précédé la déclaration de guerre de la Monarchie. Euphorie triomphaliste qui a pénétré, à de rares exceptions près, toutes les couches de la société hongroise, mais qui n'a duré que quelques semaines : jusqu'aux premières nouvelles de pertes humaines, liées aux pénibles défaites. Quant à l'histoire sociale et politique roumaine, il est notoire – non pas indépendamment des différences parfois importantes des structures de base de l'évolution économico-politico-mentale des deux principautés – qu'en Moldavie les positions des conservateurs étaient largement plus fortes que celles des libéraux, tandis qu'en Valachie ces derniers dominaient. Il y a une autre relation très connue de cause à effet : les *leaders* progressistes moldaves, bien qu'ils aient acquis eux aussi leur formation et leur culture de base dans les « pensions » en langue française qui se répandaient massivement dans les deux pays, ont eu soin de se familiariser également avec la culture allemande. Qui plus est, nombre d'entre eux, contrairement à leurs congénères de Valachie, ont fait leurs études dans des universités allemandes. Théodor Rosetti (1837-1923), Titu Maiorescu (1840-1917), d'origine transylvaine par son père, et Petre Carp (1837-1919), qui figure dans notre citation, ont été les personnalités politiques les plus en vue au moment où la guerre mondiale a éclaté. Tous étaient donc d'un âge bien avancé. Il est aussi de notoriété publique que les Cantacuzino et le clan de Lahovary se rattachaient plutôt à la Valachie, et tous étaient considérés comme des partisans indéfectibles de la France.

Mais ce qui suit est aussi extrêmement surprenant et nécessite, par conséquent, une analyse plus développée :

> « *Les bâtards levantins mêlés de sang tzigane qui constituèrent la crème de notre société* [je souligne]

> grouillent toute la journée dans la promenade centrale du parc du Palais, qui a fonctionné comme une sorte de bourse bouillonnante des qualités personnelles. Lahovary, qui ne s'était pas rendu compte que ces gens étaient insensibles aux idées abstraites, a passé de longues heures parmi eux, attrapait les boutons de leur pardessus les uns à la suite des autres et démontrait qu'on ne pouvait en aucun cas abandonner la France à elle-même. Et comme il grasseyait énormément, il postillonnait sur tous ses auditeurs qui tentaient de lui échapper comme s'il était le diable, ne cessant d'affirmer plutôt qu'ils étaient germanophiles. Iancu Cantacuzino apparaissait plus rarement à Sinaia, mais lorsqu'il venait, il était encore plus catégorique que Lahovary. Rosette de la Légion d'Honneur à la boutonnière, il expliquait aux Valaques que tout homme avait deux patries : la sienne et la France. Et pour chaque *homme civilisé* [souligné dans l'original], c'est-à-dire pour tous ceux qui étaient baignés dans les eaux bénies de la science, de la littérature et de l'art, la France précédait la Roumanie. Que périsse la Roumanie, si sa disparition est utile pour sauver la France ! Si ses auditeurs avaient été des Roumains de souche, il aurait peut-être pu les persuader, mais ils n'avaient pas de racines roumaines, c'étaient des *vulgaires bâtards levantins* [je souligne], qui haussaient leurs épaules, et cherchaient d'autres dupes plus utiles à séduire. »

Le politicien conservateur roumain, après une absence de plus de quinze ans en Europe occidentale et de retour depuis quelque mois seulement (donc observant d'un œil plus critique que d'habitude la réalité roumaine de son temps), donne ainsi quelques lignes plus loin – relativisant un peu ses expressions de naguère –, le résumé de ses impressions :

> « Tout le monde a fait une politique européenne et personne n'a fait de politique en tant que Rou-

> main. Je veux dire par là que tout le monde s'est préoccupé du sort de l'Europe et ne s'est pas soucié de la Roumanie. Les Roumains, divisés en francophiles et en germanophiles, ont exigé que nous entrions tout de suite en guerre, selon leur sympathie pour tel ou tel camp, et sans se soucier des intérêts particuliers roumains. *La psychose des bâtards de sang mêlé a pris aussi sous sa coupe les vrais Roumains* [je souligne], et personne n'a réagi de façon roumaine... »

Observons à présent une fresque de la société de Valachie et de son histoire des mentalités. Il s'agit, pour la plupart, de passages choisis des mémoires de Ion Ghica (1816-1897), confrontés ici au témoignage de Sándor Veress et de Jósa Oroszhegyi qu'ils contredisent ou qu'ils corroborent. L'esquisse qui suit est d'autant plus justifiée que les ancêtres de Constantin Argetoianu (1871-1952), d'Armand Călinescu (1893-1939), de Ion Gheorghe Duca (1879-1933) et de Grigore Gafencu (1892-1957), sans aucune exception, sont issus des divers segments de ce monde balkanique-levantin.

⋆

On sait que lors de la chute du royaume hongrois du Moyen Âge, en 1526, les fils politiques, juridiques et surtout culturels, de plus en plus minces, qui reliaient la Valachie – en roumain *Muntenia*, « pays des Monts », en hongrois de jadis *Havaselve* (Transalpina), « pays au-delà des Monts » – à la civilisation chrétienne occidentale se sont rompus, bien que le chef de l'église orthodoxe roumaine ait porté le titre de *métropolite de Hungaro-Valachie* (en roumain : *metropolitul Ungro-Vlahiei*). À partir de là, les voïvodes roumains n'ont plus été obligés de servir deux, voire trois seigneurs et les ont déjoués, par des combinaisons sophistiquées, pour la survie de leur pays, de leur peuple et de leur propre existence.

De plus, l'extension de l'empire turc a cessé à la fin du XVI^{e} siècle et les Sublimes *Padischah* ont trouvé plus confor-

table de laisser leurs territoires vassaux moldo-valaques (c'est-à-dire les principautés roumaines) dans l'état de *Dar al-'Ahd* – qui n'est ni la paix ni la guerre – en échange naturellement d'un tribut annuel considérable. Mais cela n'a gêné en rien leur existence propre, leurs institutions et on a également laissé tranquille l'Église. Lors de cette période, relativement calme, ont été bâtis les plus beaux monastères roumains, les plus belles églises, dont le plus extraordinaire couvent orthodoxe, celui de Curtea de Argeş, et un autre, tout aussi magnifique, le *Trei Ierarhi*, à Iași. L'esprit roumain, enraciné dans l'orthodoxie byzantine, s'est éloigné pour longtemps de la façon de penser occidentale, s'imprégnant de plus en plus, au fil des siècles, d'éléments balkanique-levantins (bulgares, serbes, turcs, albanais) et puis – et surtout – néo-grecs. Ce phénomène prend un grand essor dans la période comprise entre 1711 et 1821, époque dite phanariote, quand les princes régnants étaient des fonctionnaires ou des aventuriers politiques grecs nommés par le Sultan de Constantinople. Ils ne sont bien sûr pas arrivés seuls. Ils ont amené leurs familles élargies, leurs serviteurs, leurs fidèles, leurs parasites aux mentalités et au style de vie levantins. Ironie du sort, même les éléments de la duplicité traditionnelle byzantine, extraordinairement raffinée, se sont égarés dans cet effervescent *melting-pot* socio-intellectuel.

Lorsqu'après la paix d'Andrinople de 1829, les développements de type capitaliste ont pris quelque ampleur et qu'a commencé la formation de l'agrégat spécifique composé de marchands de blé, de régisseurs de latifundia, de petits boyards, en somme la future bourgeoisie roumaine, l'observateur attentif n'a guère trouvé d'individus d'origine roumaine sur la scène. Ils étaient principalement des Grecs, des Serbes, des Bulgares, des Albanais, des Aroumains (Macédo-roumains) et aussi des Arméniens de Moldavie en assez grand nombre. Au fil du temps, ils ont changé d'objectifs mais ont conservé avec ténacité l'esprit et le comportement levantins spécifiques qu'Argetoianu désapprouvait si violemment, et dont les vestiges, même aujourd'hui, un siècle et demi après leur assimilation, sont encore palpables et saisissables au sein de l'élite politique et intellectuelle de Bucarest. Et, plus important encore : bien qu'il soit fort difficile

de les cerner et de les conceptualiser, ces vestiges peuvent être appréhendés.

En revanche, les signes extérieurs de ce monde particulier, nettement visibles dans les années 1820-1830, restent encore manifestes au milieu du XIX^{e} siècle. Dans ses mémoires, Ion Ghica les qualifie d'exotique et de nature orientale, ce qui se comprend fort bien. En effet, bien que l'ère des princes corrompus, issus du quartier du Phanar de Constantinople, fût clos en 1821, leur souvenir cauchemardesque subsistait encore ! Quelques courtes décennies seulement s'étaient écoulées depuis le règne de triste mémoire du voïvode Ion Caragea, l'avant-dernier prince phanariote, qui prit fin en 1818. Peu temps auparavant, en 1813 et 1814, la peste (*ciuma lui Caragea* en roumain) avait fait des victimes dans les rues de Bucarest et de gigantesques incendies avaient ravagé certains arrondissements. La caserne turque était encore pleine de *mavrofor*, de *nefer* et de *nizam* et, dans les écoles et les bureaux, on utilisait le grec moderne, comme cent ans auparavant. Les après-midi d'été, le *meterhanea*, l'orchestre turc, jouait des chansons douces et élégiaques. Des boyards barbus, portant de longs caftans verts, jaunes, ou rouge vif, des babouches turques et des chapeaux de zibeline se donnaient rendez-vous sur des carrosses ou des calèches, avec sur le siège, le *vizitiu*, un cocher hongrois ou sicule, en bottes serrées à éperon, un lourd manteau richement brodé jeté sur l'épaule et, chevauchant à côté, des hommes à l'allure farouche avec des pistolets incrustés de perles, des poignards à pommeau décoré ou des yatagans dans la ceinture : les gardes du corps albanais du Grand Seigneur, *les arnaoutes*. A côté du café noir, de la *doulchasa* (voir *dulceaţă,* dessert) et du *chibouk*, ils se délectaient à discuter les ragots d'Istamboul sur les intrigues de cour les plus récentes, en grec, bien évidemment, plus tard en français. Les dames, elles aussi, se montraient aux personnalités huppées de la capitale, ainsi qu'aux habitants des banlieues. Le bon goût, le chic français, réclamait aussi que les ourlets des robes étrangères à la mode, qui arrivaient aux chevilles, fussent trainés dans la poussière au moins une fois par jour.

Le pesant ennui oriental n'était rompu que par quelque bal de cour, un rapt de jeune fille, un fait divers ou des bisbilles autour du trône ainsi que par les occupations militaires étrangères qui se succédaient dans les années 1920, la capitale de la Valachie changeant souvent de maître. Après les « *pandours* » de Tudor Vladimirescu, les « *palikares* » et les « *mavrofors* » d'Alexandros Ypsilanti, les troupes turques également, Bucarest vit arriver des détachements russes à partir de 1828. Entre 1828 et 1834, pendant l'ère du « Règlement organique », les affaires administratives étaient gérées par les « *tschinovniki* » du général Pavel Kiselev. Des officiers russes francophones se pavanaient devant les élégantes dames bucarestoises tandis que, dans les villages et les hameaux faiblement habités, des cavaliers *cosaques*réquisitionnaient. Au milieu du siècle, plus précisément entre 1854 et 1857, même des troupes autrichiennes – avec des soldats hongrois dans leurs rangs – paradaient sur les bords de la Dîmboviţa.

Dans l'histoire de toute communauté humaine, il y a des périodes où se produisent des événements inattendus. Pour la communauté en question, ils apparaissent comme les fruits du hasard, mais peuvent produire des conséquences de longue portée, créer un système d'une autre nature. Celui-ci, à son tour et sous une heureuse constellation, peut donner une direction nouvelle au destin de cette collectivité – dans notre cas, à la future nation roumaine moderne en pleine gestation.

Dans l'histoire du peuple roumain, c'est à la période du demi-siècle qui s'étend de 1828-1829 jusqu'à 1881 environ, à la suite de circonstances particulièrement favorables, qu'on saute de l'obscurité du Moyen Âge à l'époque moderne, qu'on passe à un monde nouveau et, peut-être d'une manière non dépourvue de contradictions, qu'on obtient tout ce qu'on espérait pouvoir acquérir : la liberté du commerce du blé, le relâchement de l'emprise turque (1829) ; le rejet de la tutelle russe (1856) ; l'union des deux Principautés (1859) ; la création de la Roumanie comme entité politique (1862) ; la réforme agraire (1864) ; la déclaration de l'indépendance du pays, puis la reconnaissance par la communauté internationale (1877-1878) ; la proclamation du Royaume de Roumanie (*Regatul României*) en

1881. Ce sont des conquêtes d'envergure dont les protagonistes les plus audacieux et les plus actifs, cette génération nommée « quarante-huitarde » par les historiens, ne pouvaient même pas rêver quelques décennies auparavant... Ils sont les pères et les grands-pères des auteurs de nos mémoires !

Réfléchissons un moment : les grands-parents, les arrières grands-parents des mémorialistes portaient encore des caftans et des bonnets pointus de boyard. Leur rang et leur prestige déterminaient la longueur de leur barbe. S'ils n'étaient pas tous des descendants des *clans phanariotes* (comme l'auteur des souvenirs que nous évoquons : Constantin Argetoianu, fils de petits boyards de la Petite Valachie), ils parlaient parfaitement le grec, sans exception. Lors de l'enfance de ces grands-parents, entre 1821 et 1831 environ, une fine et complexe transition, que l'on ne connait pas encore suffisamment dans tous ses détails, a eu lieu : la haute société est passée, d'une manière presqu'imperceptible, de l'usage du grec au français ! Le phénomène est sûrement lié à la présence des officiers russes, les « moscovites », parlant excellemment le français, hébergés pendant de longues années dans les « *konak* », les vastes demeures des boyards. Quoiqu'il en soit, il est certain que l'on est passé d'une culture de l'Europe sud-orientale à une culture occidentale. Ces hommes ont mis des vêtements « allemands », c'est-à-dire européens, tout en faisant leurs études, quand c'était possible, à Paris (du moins en France, parfois en Suisse romande). L'un deux, le Moldave Alecu Russo, a pu dire avec raison qu'ils avaient un pied dans le passé, l'autre dans l'avenir. Ce sont eux le lien entre l'ère des phanariotes et l'époque moderne.

Sur ces changements successifs de mode de vie, nous lisons chez Veress :

> « Autrefois, leur mode de vie, leur costume étaient totalement hongrois ; du moins, c'est ce que montrent leurs plus anciennes gravures ; puis ils revêtirent des caftans turcs, des pantoufles, des pantalons bouffants, couvrirent leur tête de toques *giaour* [mécréant] comme il se doit pour des sujets ottomans, puis prirent des uniformes russes

> collants ou des habits et, avec tout cela, se débaucher et jouer aux cartes à la russe devint à la mode. Mais aujourd'hui, tout est "à la Paris" [*sic*], des chaussures au piano et jusqu'au majordome galonné. – La langue est passée, elle aussi, par cette transformation et porte les traces des vicissitudes politico-socio-psychologiques ; il y a toujours un grand nombre de mots hongrois, turcs et russes qu'on n'arrive pas à éliminer ; à présent, la langue des salons s'est tellement francisée, qu'un gentilhomme ne veut pas parler roumain, et s'il le parle, son vocabulaire est aux trois quarts français. – Pourtant, à présent, la classe des boyards n'est pas aussi française qu'elle n'était grecque à l'ère des princes phanariotes. A cette époque-là, seul le peuple demeura valaque [roumain], la bonne société apprenait le grec, gouvernait en grec, parlait le grec, priait en grec ; même les Tziganes ont influencé l'évolution de leur caractère ; les seuls dont ils n'apprirent rien furent les Juifs, ce peuple calculateur et entrepreneur. »

Cependant la transition, bien que spectaculaire, n'a pas été très rapide. Ces hommes de culture européenne, qui conversaient en français, en allemand parfois, comme Dumitru Brătianu et Ion Ghica, même en anglais, et dont les cellules du cerveau étaient encore imprégnées des réflexes de leurs parents et grands-parents, par l'art des manœuvres raffinées, paraissent à première vue opportunistes. Ils semblent toujours en phase avec les chances à saisir, capables d'évaluer à l'improviste les possibilités du moment et de ne jamais rater les occasions qui se présentaient. Et, soyons francs, les membres de cette très grande génération avaient fort besoin de ce sens tactique ! La romancière roumaine, Dana Dumitriu, en rapporte l'essentiel dans les propos d'un des acteurs principaux des années 1850-1860, Antoine Édouard Thouvenel (1818-1866), ambassadeur de France à Constantinople puis ministre des Affaires étrangères de Napoléon III. Ces propos sont valables, non seulement pour Ghica et les siens, mais aussi pour tous les membres

des futures générations d'hommes politiques roumains : « Ion Ghica est un homme qui est capable de mélanger l'Orient avec l'Occident. Voyez, il s'ingénie à créer un pays moderne, avec des méthodes de l'Europe du Sud-Est. » L'utilisation magistrale des méthodes levantino-byzantines, adaptées avec inventivité aux circonstances, ou pour le dire plus crûment, le légendaire jeu de bascule roumain, a été le moyen le plus efficace de cette génération, notamment pour Ion Ghica, et surtout pour Ion C. Brătianu qui s'en est servi le plus habilement dans les années 1860-1870. Les succès obtenus grâce à ces méthodes, l'instinct politique, l'habileté, la manière de voir et le style de vie de cette génération offrent un contraste saisissant avec les échecs à répétition des dirigeants de l'ère des réformes hongroises. Quelques années plus tard, « le père de la Grande-Roumanie », Ionel C. Brătianu, les amène à la perfection...

⋆

Lors de l'introduction de ma conférence, j'ai précisé que j'avais été contraint de modifier mon thème. En effet, l'homme politique roumain très important, appelé par son entourage direct Iancu (Jean) Duca, n'avait pas avec les Hongrois des rapports dignes d'être mentionnés. Si l'on réfléchit mieux, c'est en réalité parfaitement « naturel ». Si un « jeune gentilhomme » issu d'une bonne famille avait croisé dans son enfance « des Hongrois », ces derniers, dans la plupart des cas, auraient appartenu aux rangs inférieurs de la hiérarchie sociale : paysans pauvres ou métayers des communautés villageoises, « *tchango* » (catholiques, parlant le hongrois) en Moldavie. Le terme ancien qui les désigne, *răzeşi*, est aussi d'origine hongroise dans le dialecte moldave ; il signifie que les *răzeşi* étaient copropriétaires des terres de leur communauté villageoise ! En Valachie, par contre, il s'agissait d'artisans sicules, de charpentiers, de maçons et de cochers. Quant aux femmes, elles étaient nourrices, servantes, bonnes, cuisinières et gouvernantes. À part quelques historiens spécialistes, qui sait encore de nos jours que Gheorghe Ion Brătianu (1898-1953), celui que l'on considère comme l'un des meilleurs historiens roumains de tous les temps – « fils naturel » du créateur de la Grande-

Roumanie, Ionel C. Brătianu –, parlait le hongrois couramment depuis son enfance ? Pour comprendre cela, il faut savoir que Ionel C. Brătianu, son père, ingénieur des chemins de fer en début de carrière à Bacău, avait vécu un moment dans le château princier de Ruginoasa avec la princesse moldave, Maria Moruzi, issue de l'entourage du fondateur de l'état, Alexandru Ioan Cuza. Elle était d'origine phanariote, un peu plus âgée que lui. Brătianu, selon notre source, ne l'avait épousée en février 1898 que pour « l'honneur » et *pro forma*, afin que son fils à naître puisse porter officiellement le nom de son père. La source à laquelle on vient de faire référence présume qu'en juillet 1902, dans un lieu de villégiature bavarois, le petit garçon de 4 ans « agile, aux grands yeux et aux cheveux noirs », qui était appelé « *Mein Prinz* » par les officiers faisant partie de la suite de sa mère, « parlait hongrois avec sa gouvernante [probablement *tschango*] ». Notons, *en passant*, et aussi discrètement que possible : cette « liaison », de même que le mariage *officiel*de Brătianu avec Elisa Ştirbey (1870-1957) – la sœur de Barbu Ştirbey (1872-1946), considérée comme un élément fort de la « *camarilla* » de l'époque – démontre que les remarques acerbes d'Argetoianu, citées plus haut, ne sont pas des jugements préconçus. Mais en ce qui concerne l'histoire de la société de l'ancienne Moldo-Valachie, et surtout du point de vue de la psychologie sociale, l'erreur est manifeste ! Dans les deux cas, le rejeton des *Brătianu*, qualifié par l'historiographie comme « étant de souche » (par ailleurs vraisemblablement d'origine bulgare), distingue par son désir un membre féminin éminent de l'oligarchie gréco-phanariote ! Autrement dit, les membres issus des deux élites se mélangent et se fondent aussi naturellement que possible.

Un citoyen du Vieux Royaume (en roumain : *din Vechiul Regat*, « *regăţean* »), de Bucarest en particulier, et encore davantage s'il était issu des cercles les plus huppés, des quelques douzaines de familles de la « *protipendada* / *protipenda* » a pu contempler « d'en haut » – comme, dans un contexte culturel différent, ses congénères roumains transylvains – à peu près la même structure sociale vieillie. Sa modernisation radicale s'imposait en Europe centrale et sud-orientale comme le pro-

gramme à mettre en œuvre d'urgence, comme l'impératif incontournable de l'époque pour tout homme d'État ou penseur politique digne de ce nom...

⋆

Comment les anciens soldats de Kossuth, et en particulier Sándor Veress et Jósa Oroszhegyi (Szabó), ont-ils perçu, dans les années 1850-1860, ce monde ?

Nous nous bornerons ici à quelques informations et analyses surprenantes. Elles présentent la caractéristique commune de confirmer à tous les égards les affirmations inhabituellement « fortes », ethnocentriques et partisanes tirées des souvenirs d'Argetoianu. Mais par ailleurs, elles les nuancent également grâce à leurs vastes connaissances concernant les lieux et le sujet, à savoir la société de la Valachie. Leurs analyses, notamment celles de Veress, sont si pertinentes qu'elles feraient honneur à des démographes et à des sociologues chevronnés. Et qu'il me soit permis d'ajouter que nombre d'historiens pourraient en tirer de leçons !

Par exemple, Veress déclare d'emblée que dans les classes des boyards, voire dans toutes les couches de la population citadine engagées dans le processus d'embourgeoisement à caractère levantin, l'« élément grec » est prédominant en nombre – tout d'abord dans les rangs des commerçants et grands fermiers. Il fait référence à ces nouveaux venus, en provenance de la Péninsule balkanique et des îles grecques, qui raccourcissent leur nom grec, bulgare, serbe, albanais, etc. (Dukakis ainsi devient Duca) ou bien ajoutent à la fin du mot la terminaison *cu* ou *escu* (Gafen*cu*, Călin*escu*, Ceauş*escu*), plus rarement *anu* / *eanu* / *ianu* (Brăti*anu*, Bălăc*eanu*, Argeto*ianu*), et possèdent la langue d'État roumain, bien plus facile à apprendre que l'allemand, le hongrois, ou le turc. Il estime qu'en réalité ils se mêlent, presque insensiblement, dès la deuxième génération, aux habitants autochtones majoritaires de la Moldo-Valachie.

Veress affirme aussi que de Turnu-Severin jusqu'à Galatz et Brăila – y compris aux alentours de la capitale – des dizaines

de villages bulgares et serbes sont alignés et que leurs habitants sont devenus à cette époque-là parfaitement bilingues ; mais un décret d'État interdit sévèrement l'usage de la langue maternelle dans l'église orthodoxe. De même que chez les catholiques moldaves (les *papichtach*), le hongrois est banni du lieu saint… Oroszhegyi, quant à lui, dresse un tableau des Tziganes de Valachie qui vivent depuis des siècles en une sorte de symbiose organique avec les propriétaires de terres boyardes. Et dans un des passages de sa chronique, il appelle les Tziganes la deuxième ethnie la plus nombreuse des Principautés. (Veress a donné deux estimations : ils représenteraient 8 à 10 % de la population et leur nombre réel pourrait attendre 150 000 au moins !)

⋆

La couleur locale spécifique de Bucarest a produit sur les membres des générations roumaines-transylvaines, qui ont émigré en Valachie au début et au milieu du XIX^e^ siècle, puis après la « Grande-Union » de 1918-1920, le même effet que sur les exilés hongrois, arrivés dans les Principautés un siècle et demi plus tôt ! Un excellent exemple en est donné par Alexandru Vaida-Voevod (1872-1950) qui consacre de longues pages plutôt sarcastiques, voire malicieuses, à ses souvenirs du Vieux Royaume. Par moment, ils seront tellement désespérés qu'ils se laisseront aller à utiliser des expressions difficiles à imprimer, comme c'est le cas maintes fois de Vaida-Voevod lui-même. Il lui échappe des tournures gravement blessantes, « *mahalaua sufleteasc*ă » par exemple, formule contractée signifiant à peu près « esprit de banlieue » ou « mentalité de racaille » (dans le sens de mesquinerie et lâcheté).

L'homme politique roumain de Transylvanie, qui possédait un excellent sens d'observation et savait bien se servir de son stylo, a réussi dans un seul passage à résumer le dilemme moral insurmontable de la génération politique roumaine de Transylvanie, prise entre deux feux :

> « Nous trouvâmes le chaos à Bucarest, qui était la base même de la vie publique. Nous nous sen-

> tions dans une maison de fous. Les natifs trouvaient tout cela naturel et bon. Eux voyaient dans notre conception le manque de l'expérience gouvernementale. Selon eux, nous étions des hommes d'opposition [...], une sorte de paysans transylvains déments, des apatrides déclassés et pitoyables. Ils ne le dirent pas franchement, mais ils nous firent sentir notre rang politique et social inférieur. Comparé au comportement des "comtes" hongrois lors de contacts politiques et parlementaires leur manie des grandeurs était démocratique par rapport à celle de la crème des parvenus politiques [bucarestois] de ce temps. »

Dans un autre endroit de ses *Mémoires*, Vaida ne répète pas seulement sa condamnation citée plus haut, il en « rajoute » encore une autre :

> « Nous, nous avons été entraînés dans le duel avec l'oligarchie hongroise raffinée. C'était en vain que nos amis du Vieux Royaume essayaient de nous expliquer des notions telles que la politicaillerie intéressée, sans idéal et sans scrupules, le sectarisme et les principes occultes de camarilla. Nous continuâmes à penser qu'ils exagéraient, que le diable n'était pas aussi noir qu'il paraissait. Mais les événements qui se produisaient plus tard nous ont convaincus que même les exagérations les plus invraisemblables étaient fort loin de la profondeur réelle des pratiques mesquines liées à la politicaillerie. »

L'un de ses rivaux, peut-être son plus grand ennemi de Bucarest, Ion Gheorghe Duca (1879-1933), le successeur de Ionel C. Brătianu à la tête du Parti libéral du Vieux Royaume (qui allait être assassiné par la Garde de Fer), ne l'appréciait que très peu. Il estimait que Vaida-Voevod était mal informé des affaires diplomatiques, et de surcroît il le tenait pour un individu extraordinairement vaniteux et arrogant. Or, et c'est un fait historique, Vaida-Voevod a rendu des services exceptionnels à

la cause nationale roumaine, grâce à ses missions en qualité de ministre des Affaires étrangères à Paris et à Londres, lors de la Conférence de paix de 1919-1920 ! D'autres hommes politiques du Vieux Royaume n'étaient pas plus cléments envers le député budapestois de naguère, par ailleurs très rusé, apte à apprendre, tenté même par les procédés « byzantins ». On le dépeint comme compliqué, légèrement grossier, rude, bavard. On lui reproche de manquer de finesse et de capacité à feindre, à simuler, qualités qui ne peuvent, selon eux, s'apprendre qu'au « Sérail » de Bucarest. C'est-à-dire à la cour princière – à partir de 1881 à la cour royale – et surtout dans l'antre de la *camarilla* de tous les temps, où se conservaient les « méthodes phanariotes » et l'art des intrigues mettant la vie en péril. Ce n'est pas un hasard si Argetoianu, donnant son avis sur I. G. *Duca* et George *Danielopolu* (vraisemblablement d'origine grecque eux aussi), les nomme par dérision « eunuques du sérail »... Dans cet ordre d'idées, Argetoianu affirme que de la vie diplomatique bucarestoise pendant la première guerre mondiale, entre 1916 et 1918, jusqu'au début de la mission en Roumanie du comte Charles Beaupoil de Saint-Aulaire (1866-1954), seul Stanislas Alfonsovici Poklewsky-Koziell (1868-1937), ambassadeur du Tsar, comte d'origine polonaise, a été un partenaire intellectuel de même rang que Brătianu. Quant aux autres, ici Sir George Barclay, chef de mission britannique, et Jean Camille Blondel, le plénipotentiaire de la France, ils n'étaient que le jouet, selon Argetoianu, du Premier ministre roumain.

On ne sait pas comment Argetoianu a jugé l'activité bucarestoise du comte Ottokar Czernin, le représentant de la Double Monarchie, plus tard ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie. A part quelques formules vides et banales, il ne mentionne rien sur sa personnalité.

Cependant, certains signes montrent que le diplomate austro-hongrois, lors de sa mission en Roumanie entre 1913 et 1916, avait une perception un peu plus claire des pratiques et combines du chef du gouvernement roumain que celle de ses collègues d'Europe occidentale. C'est ce que prouve l'extrait d'un article de journal, basé sur ses rapports de Bucarest, concernant les préliminaires du Conseil de Couronne du 27 août, qui

a modifié le cours du destin. Nous le mentionnons ci-dessous, pour illustrer ses opinions sur le machiavélisme de Brătianu, mélangé de byzantinisme :

> « Le 27 juillet [1916] Czernin se présenta devant le roi roumain. Selon le roi, Brătianu veut être présent lors de la dissolution de la Monarchie, et non en favoriser les intérêts. Le 29, [Czernin] rapporte qu'il a averti Brătianu, qu'il négocie avec lui pour la dernière fois, car il sait qu'il [Brătianu] négocie avec les pouvoirs de l'Entente. Brătianu a déclaré qu'il ne pense pas à présent à la guerre, il veut seulement être présent lors de la dissolution, car notre défaite est inéluctable. Czernin l'avertit, qu'en cas de trahison roumaine, des troupes allemandes seront dépêchées en Transylvanie et un demi million de Bulgares attaquera la Roumanie. [...] Lorsque le Conseil de la Couronne se réunit, l'armée [roumaine] encercle l'ambassade. Avant la réunion du Conseil de la Couronne, Brătianu avait donné sa parole d'honneur qu'ils [les Roumains] allaient rester neutres. À la dernière minute, il a poussé le roi en avant, pour dégager sa responsabilité. Il est certain que Brătianu aurait volontiers attendu encore, ce que j'ai prévu est arrivé »,

écrit le ministre des Affaires étrangères, le comte Leopold Berchtold dans le *Livre rouge* du ministère commun des Affaires étrangères, l'Entente ayant soudain obtenu l'intervention de la Roumanie.

L'explication du rédacteur des mémoires est peut-être plus intéressante que les faits. Argetoianu – se référant à la fois aux origines et encore davantage aux habitudes « byzantines » du chef du gouvernement roumain – le qualifie de « *graeculus* raffiné », acquis à l'« école politique phanariote ». Vaida pose aussi son regard sur lui : il le tient pour le meilleur diplomate de son époque, le personnage providentiel de la nation roumaine. Son émerveillement va quelque peu s'estomper lorsqu'il devient lui aussi la victime de la magouille bucarestoise.

Et pour couronner les intrigues évoquées maintes fois, Ionel Brătianu parachève son œuvre, digne d'un stratège byzantin, par l'envoi d'un télégramme chiffré adressé à Vaida le 13 mars 1920 (donc quelques heures seulement après la clôture de ses négociations à Londres, pleinement réussies du point de vue roumain) dans lequel il fait savoir à son favori de naguère qu'il a accepté sa « démission »...

⋆

D'ailleurs, les natifs du Vieux Royaume ont senti, eux aussi, les réserves des frères « d'au-delà des montagnes ». Duca lui-même se souvient de l'atmosphère de l'époque, quand en novembre 1919, le parlement de la Grande Roumanie a été appelé en réunion plénière pour la première fois. Il résume ainsi ses impressions : « Les Transylvains se méfiaient de nous, comme si nous étions des pestiférés. » En fin analyste, il découvre, au-delà des raisons liées aux politiques des partis, les motifs cachés de cette réserve dans « le sentiment [transylvain] de supériorité, dans les régionalismes, ainsi que dans le mépris de Maniu et Vaida envers toute spécificité du Vieux Royaume ». Il est à noter également que, contrairement à Vaida et à Octavian Goga, Maniu reste irréprochable devant les regards scrutateurs de ses adversaires de Bucarest. Si bien que l'un d'entre eux, Grigore Gafencu, met en parallèle le caractère inattaquable, la probité absolue de Iuliu Maniu avec les frustrations de Duca (et ses remarques méchantes, probablement lâchées en tête à tête.) Maniu, l'homme politique roumain de Transylvanie, qui a joui de la plus grande autorité, avait choisi au tournant des années 1920 et 1930 de se taire et de prendre ses distances ; tout cela était en opposition criante avec les manœuvres fébriles et l'hyperactivité en coulisse de Duca. Cette antipathie quasi viscérale, Duca l'a mise en relation, historiquement à juste titre, avec le fait indéniable, que – je le cite – : « Les Transylvains étaient éduqués dans l'esprit hongrois hostile au Vieux Royaume. »

Cette attitude des Roumains transylvains, sans doute équivoque du point de vue bucarestois, transparaît dans le discours

du 15 décembre 1918, tenu devant l'Ambassade de Roumanie à Budapest par un autre homme politique roumain de Transylvanie, Ioan Erdel (« Transylvain » déjà par son nom, car *Erdély* signifie « Transylvanie » en hongrois). Il s'agissait là de calmer les étudiants hongrois désespérés par le démembrement du pays et la perte de la Transylvanie :

> « Moi aussi, j'ai reçu une éducation hongroise, j'ai toujours sympathisé avec les Hongrois et c'est pour cette raison que j'ai reçu la mission d'apaiser le conflit. Quelle que soit la décision de la conférence de la paix, quels que soient les changements apportés à la carte de l'Europe, je peux assurer la jeunesse hongroise que nous voulons vivre en fraternité, en amitié sincère et en paix avec les Hongrois et celui qui était jusqu'ici Hongrois, Sicule ou Saxon, le restera dans l'avenir. »

Et c'est là que la boucle est bouclée !